

PHILIPPE HÉRIAT

de l'Académie Goncourt

LES BOUSSARDEL

II

**LES ENFANTS
GÂTÉS**

roman

nrf

GALLIMARD

**LES ENFANTS
GATÉS**

ŒUVRES DE PHILIPPE HÉRIAT

nr

L'INNOCENT (première version), *épuisé*.

MIROIRS, *épuisé*.

★

LA MAIN TENDUE.

L'ARAIGNÉE DU MATIN, *suivie de* EN PRÉSENCE DE L'ENNEMI
et LE DÉPART DU VALDIVIA.

LA FOIRE AUX GARÇONS.

LE SECRET DE MAYERLING.

L'INNOCENT (version définitive).

★

LES BOUSSARDEL

I. FAMILLE BOUSSARDEL.

II. LES ENFANTS GATÉS.

III. LES GRILLES D'OR.

★

Théâtre

Tome I : L'IMMACULÉE, BELLE DE JOUR.

LES NOCES DE DEUIL.

PHILIPPE HÉRIAT

de l'Académie Goncourt

LES BOUSSARDEL

II

LES ENFANTS
GÂTÉS

roman

nrf

GALLIMARD

5, rue Sébastien-Bottin, Paris VI^e

255^e édition

L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à cinquante-huit exemplaires et comprend : dix-huit exemplaires sur vélin pur fil des papeteries Lafuma Navarre, dont : dix exemplaires numérotés de 1 à 10 et huit exemplaires hors commerce marqués de a à h; trente exemplaires sur alfa des papeteries Lafuma Navarre dont : vingt exemplaires numérotés de 1 à 20 et dix exemplaires hors commerce numérotés de 31 à 40; et dix exemplaires sur papier mâs, réservés à l'auteur et numérotés de 41 à 50.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

© 1939 Librairie Gallimard.

Elle dit :

— *C'est possible. Je veux bien vous croire. Il n'est peut-être pas tout à fait inutile que cette histoire échappe à l'oubli et soit fixée. Je vous la raconterai. Je le ferai seulement avec une franchise dont je vous demande une fois pour toutes de ne pas vous étonner. Souvenez-vous aussi que je ne prétends pas avoir eu raison. La vérité n'est jamais toute d'un côté ni toute de l'autre.*

Mais au lieu de poursuivre elle se tut, garda le silence et l'immobilité. J'eus l'impression qu'elle se retenait de respirer. Elle me faisait penser au chef d'orchestre qui, les bras en suspens avant d'attaquer, impose un délai suprême à ses musiciens.

Elle me sembla se libérer dans cet instant des sentiments qui l'avaient jusque-là contenue : pudeur, répugnance à explorer de vieilles resserres, et aussi cette seconde nature des solitaires pour qui le silence est devenu la trame ordinaire des jours, et la parole un bruit à courte portée.

En répétant, un moment plus tard : « Eh bien oui, je vous raconterai mon histoire », elle joua, par un curieux retour, la négligence, et feignit de consentir à ce récit parce que décidément elle y découvrirait certains avantages qui ne lui étaient pas apparus d'abord. Je démêlais au contraire qu'elle avait longuement pesé son propos. Je me souvenais que la veille encore elle atermoyait : sans doute elle n'avait pas dormi de la nuit, consumant ses heures à fouiller son passé, à exhumer des portraits et des lettres, à découdre en soi le linceul d'une femme précédente.

Je savais aussi que, le matin même, elle avait envoyé

son petit garçon à la plage voisine, où il devait passer toute la journée avec la jeune servante qui s'occupait de lui. Je comprenais le sens de ce geste : en écartant son fils, elle permettait à son propre fantôme de se condenser et de s'établir. Sous le toit de cette mère il n'y avait pas place pour abriter ensemble la jeune fille morte et le fils vivant.

Agnès Boussardel, assise devant moi sur sa rustique terrasse, hochait la tête : une tête de Junon aux traits un peu fermes mais que la jeunesse défendait encore de la lourdeur.

Elle tenait son bel œil fixé au sol et semblait ainsi réunir devant elle les données de son histoire, y opérer par avance un classement, un tri qui permit de faire rendre avec plus d'économie et de sûreté, aux événements qu'elle avait en mémoire, un effet maximum. Je n'aurais certes pas à entendre une improvisation hasardeuse.

Tant de précaution, que j'allais bientôt voir céder sous la pression des souvenirs et peut-être des rancunes, ne pouvait qu'embarrasser le commencement de son récit. Mais cette fille singulière, qui ne cessait pas devant moi de se surveiller, s'en avisa elle-même; louvoyant en effet dans ses premières phrases, elle s'excusa sur la difficulté d'un début : où saisir le premier nœud de l'enchaînement ?

— Et je ne vous raconterai pas mon enfance, — disait-elle. — Je ne vous en apprendrai que ce qui successivement se présentera et me paraîtra utile. Quitte à revenir en arrière. Cela vaut mieux. Pour se retrouver à travers les actes et les pensées des gens, surtout quand il s'agit de soi-même, le pire des conducteurs, c'est bien le calendrier.

Elle ajouta, avec une indifférence qui montrait combien je comptais déjà moins pour elle que les ombres en formation dans son esprit :

— N'est-ce pas votre avis ?

J'en convins. J'avouai que dans un récit je tenais la chronologie pour un instrument facile mais trompeur. Car les années, les jours et les heures de la vie ne me sont jamais apparus comme des unités fixes, placées par leurs échéances dans un alignement qui ne changera plus; mais au contraire comme des éléments à jamais vagabonds, des globules tournoyant sans fin dans notre système de circulation mentale. Et je crois que nous repré-

sentons une somme de moments constamment remis en mélange.

Je ne comprends pas comment l'histoire de l'un de nous pourrait se bâtir sur des dates, quand au moindre examen elle se révèle composée de saisons renversées et d'évolutions contraires à l'ordre physique des choses, quand on y peut voir la tombée de la nuit répandre la lumière, le fleuve remonter à sa source, la fleur durer encore quand le fruit est gâté.

Mais on ne m'écoutait plus. Celle à qui j'avais affaire ne verrait dorénavant en moi qu'un auditeur, et je ne devais plus l'interrompre. L'impatience à présent la tourmentait, qui ne se laisserait plus et, pendant des heures, pendant plusieurs jours, l'entretiendrait dans une fièvre lucide.



I

RETOUR



— Le plus simple, — dit Agnès Boussardel, — serait que je commence à New-York. Tenez, mieux encore qu'à New-York : au sommet du building de *Fifth Avenue* où j'ai passé mes derniers quarts d'heure d'Amérique. Je suis sûre que ce début vous paraîtra d'un modernisme un peu conventionnel. Il a cependant l'avantage de la clarté et de l'exactitude. Je n'y peux rien. Et d'ailleurs je n'étais pas montée si haut, le matin même où je m'embarquais, pour le seul plaisir du geste, mais pour prendre mon breakfast. Vous connaissez les Américains ? Une de leurs vertus les plus attachantes est ce que j'appelle leur disposition perpétuelle. On les trouve toujours prêts à faire ce qui ne s'est jamais fait ou ne se fait guère. Comme par exemple de construire leurs maisons plus hautes que leurs cathédrales, de vendre la bière et les balles de tennis dans des boîtes de conserve et de contenter une inconnue qui, à huit heures du matin, dans le dancing désert d'un soixante-dixième étage, demande son petit déjeuner.

Je venais de passer la semaine à New-York. J'y étais arrivée toute fraîche, et pourtant le *Stream Liner*, qui m'avait amenée de San-Francisco, roule pendant trois jours à une vitesse capable d'éprouver les nerfs. Mais les quarante-huit heures suivantes devaient m'épuiser bien davantage, et ma fatigue vers la fin de la semaine me réduire aux dernières forces.

La plus excessive, la plus extravagante des semaines. Je ne sais quel sentiment comparable à la hantise, à l'affolement m'avait saisie à ma descente de wagon, et huit jours durant m'avait jetée à travers New-York, lancée d'un district à l'autre, ramenée dix fois aux mêmes carrefours. Je m'attardais chaque nuit dehors jusqu'à deux ou trois

heures du matin. Et dès huit heures, la même force me chassait de mon lit et de mon hôtel. Je voulais tout voir, illusion folle en cet endroit du monde. Et même tout revoir, passer une fois encore devant ce qui m'avait le plus surprise, enchantée ou émue. Je me faisais l'effet d'une possédée, d'une locataire cernée par le feu et qui, pendant que le danger gagne, court d'une pièce à l'autre pour sauver ceci, et aussi cela, et cela encore, au delà de toute prudence et de toute raison.

Comment ce désordre ne m'a-t-il pas alors éclairée sur ce qui se passait, ce qui se préparait en moi ? Il fallait que je fusse bien éperdue pour n'y pas prendre garde. Cette rage touristique n'était pas normale après deux longues années passées aux Etats-Unis et pendant lesquelles à loisir j'avais pu songer au retour, le caresser dans ma pensée, en reculer plusieurs fois la date, mais la voir fatalement approcher et m'y résoudre enfin sans regret. Mon instinct me faisait faire une ample moisson d'impressions et de souvenirs, comme en prévision d'années de disette. Cela aurait dû m'inquiéter.

1

Deux heures avant de me faire conduire au bateau, je me suis donc rendue, à pied car le trajet n'est pas long, de la Cinquante-Neuvième rue où se trouvait mon hôtel, au *Rockefeller Center*. Plusieurs fois j'étais allée souper à son sommet. Le *Rainbow Room* en cette heure matinale était abandonné aux balayeurs. Mon entrée cependant ne souleva parmi eux aucune surprise ni aucun commentaire, au contraire de ce qui se serait passé en France et avec des Français. Je m'en fis la réflexion. Et cette réflexion même était encore un avertissement.

Quand j'eus dit ce que je désirais, on me désigna contre une baie un coin dont on écarta les aspirateurs. Mais un boy japonais qui renouvelait les plantes d'une plate-bande intérieure ne se dérangea pas. Il continuait de travailler accroupi à mes pieds, souple et sanglé dans sa blouse de toile verte; son active présence ajoutait à mon bien-être. Derrière la vitre, sur le *roof*, deux garçons au

torse nu sous le soleil du grand matin lavaient les dalles.

Un serveur me monta de je ne sais où un plateau surchargé. Puis on me laissa seule. Le boy jardinier ne s'occupait pas de moi. La ville, que je découvrais de si haut, m'apparaissait moins titanique, plus géographique. Elle baignait dans les ombres et les demi-clartés. *Central Park* était déjà roux, victime de l'été new-yorkais, de sa dureté à la fois atlantique et métropolitaine; cependant sur toute sa surface la matinée suspendait encore une nappe de brume étale, une atmosphère plus sensible.

Je m'appuyais de l'épaule à la paroi de verre. A travers le tissu léger de ma robe, j'éprouvais, je percevais jusqu'au fond de moi-même la vibration puissante que le vent sur ces hauteurs imprime aux derniers étages. Je négligeais le grape-fruit ouvert devant moi, le lait malté, tous ces mets glacés à la langue et fades au palais dont je m'étais nourrie pendant deux ans.

Je sortis bientôt sur l'*Observation Roof*. Je me trouvais seule dans les souffles violents. Je consacrai une demi-heure encore à tourner autour de l'extrême faite. Selon que je passais du côté ouest au côté sud, du côté sud au côté est, une autre ville s'offrait à mon regard. L'une noyée de lumière et confondant ses plans; la seconde plus distincte dans sa ligne générale, étirée vers l'Océan comme une bête allongée dont la tête se perdait à l'horizon; une troisième labourée de contre-jours, énormément hérissée de tours carrées, d'obélisques; et presque partout, au loin, les flaques métalliques de l'eau environnante.

Je consultai les frotteurs de dalles. Ils me répondirent avec familiarité. Je vis s'allonger devant mon visage leurs bras nus, pointés pour désigner quelque endroit de la ville. Des deux mains j'empêchais mon chapeau de s'envoler. Le vent me faisait osciller sur mes jambes, me poussait par derrière, ou de côté quand je me tournais vers les deux garçons. Eux, habitués, leurs pieds prenant d'instinct le bon écartement, ne vacillaient pas.

Mon accent qui est assez faible les étonna. Le plus jeune me posa des questions. Il ne voulait pas me croire française. Et quand je lui dis que j'allais prendre le bateau il se récria. Je crois que j'en fus flattée. Je dus lui répondre en souriant. Je lui parlai de mes études à l'Université de

Berkeley. Il venait de terminer les siennes à Columbia, dont l'équipe de football est réputée. Mais lui, pour payer ses cours, il y avait fait des balayages. Il ajouta qu'à présent il composait de la musique de danse mais sans parvenir encore à la vendre.

Il reprit sa lance d'arrosage, et ce balai qui après lui avait permis de cultiver son esprit et son corps lui permettait maintenant d'écrire de la musique. Je m'avisai une fois de plus que les Etats-Unis composent un étrange camp d'entraînement où le travail manuel imite le sport, son allure de jeu et sa demi-nudité, tandis que le sport y est un travail.

Je me penchai de nouveau sur New-York. Je m'attachais, tout en surveillant ma montre et en m'accordant un quart d'heure encore, puis cinq minutes. Et tout à coup je sentis que ce début de matinée formerait un de mes plus vifs souvenirs, peut-être un des moments majeurs de ma vie.

Quand je m'approchai enfin de la porte pour redescendre au sol, les deux garçons me firent un geste d'adieu et crièrent :

— *So long ! Come again !*

Cette phrase là-bas circule comme un slogan. On me l'avait dite partout, jusque dans les magasins. Mais en cette minute elle me frappa. J'en demeurai saisie, immobile sur le seuil que j'allais franchir. *Come again !* Il n'était pas question pour moi de jamais revenir en Amérique. Même à présent que sur tout cela le temps a passé, il n'en est pas question. Et pourtant... *Come again...*

Quand, à bord, on m'ouvrit ma cabine et que j'y pénétrai, j'aperçus tout de suite les télégrammes qui m'attendaient sur la table. Je les ouvris. J'y trouvai des souhaits de bon voyage que m'adressaient, en formules traditionnelles, mes compagnes de Berkeley : une Sally, une Phyllis, une Jean... Aucun nom masculin. Je m'en assurai. Je vérifiai chaque signature.

La femme de chambre s'offrait à ouvrir mes valises. Ce fut à ce moment que le téléphone sonna. Je fis signe à la camériste de décrocher, prévoyant une erreur.

— On demande mademoiselle Boussardel, — dit-elle en m'interrogeant du regard, la main sur le microphone. Je répondis :

— Oui, c'est moi. Mais de la part de qui ?

Elle s'informa, puis annonça :

— Le Commissaire du bord.

Elle me présentait l'appareil. J'eus la surprise d'entendre au bout du fil une voix très mondaine qui me priait d'agréer ses hommages. Où dans ma simplicité j'attendais un officier, je rencontrais un fonctionnaire galant homme. La France sur moi reprenait ses droits.

Mon interlocuteur déclara qu'il avait impatiemment guetté le moment où j'entrerais dans ma cabine. Et je le félicitai par plaisanterie de la mystérieuse promptitude avec laquelle on l'en avait averti. Il prit le compliment au sérieux et m'affirma que le nom de Boussardel au milieu de sa longue liste lui avait tout de suite sauté aux yeux.

— Vous n'en serez pas surprise, — il parlait avec une diction complaisante, — je suis un Parisien. Votre nom me permet de souhaiter que vous apparteniez à la famille de monsieur Théodore Boussardel, l'agent de change.

Je ne pouvais m'empêcher de sourire. Non pas tant de ces cérémonies mais de l'apparition soudaine de ma famille.

Car vraiment cela n'avait pas traîné. Ils ne s'étaient pas fait attendre. Le théâtre du retour n'était pas encore allumé, je n'étais pas prête, on était loin de frapper les trois coups, et déjà, devant l'heure avec importance et brusquerie, à leur manière, ils entraient en scène conduits par leur chef, titulaire des grands emplois : mon oncle Théodore.

Je dis au Commissaire :

— C'est mon oncle.

— Mais alors vous ne pouvez être que la fille de son frère et associé ? Et j'ai l'honneur de le connaître également.

Toute cette conversation résonnait pour moi de façon étrange, et même étrangère. Je n'avais pas l'impression d'entendre parler ma langue. Peut-être parce que c'était la première fois depuis deux ans que je l'entendais parler sans accent.

Je répondis :

— Ho, son associé ?... C'est mon père.

Sur ces mots on s'exclama, on m'offrit une cabine mieux placée. Que je pris la peine de me rendre au salon du Commissaire et je choisis moi-même, sur le plan, ce qui me conviendrait le mieux parmi les appartements restés libres à la dernière minute.

— Si vous le voulez bien, monsieur le Commissaire, — dis-je en le remerciant, — nous verrons cela après le départ. Des amis m'ont accompagné.

Pourquoi faisais-je cette réponse ? C'était faux. Je ne connaissais que fort peu de monde à New-York et je m'étais acquittée la veille de mes rares adieux. Personne n'avait traversé le grand hall de la *French Line* ni gravi la passerelle à mon côté. Tout ce que j'avais eu de vraiment cher en Amérique était resté de l'autre côté du continent, dans la baie de San-Francisco ou sur les hauteurs de San-Bernardino Range, et je n'en avais pas même reçu un télégramme de bon voyage.

Personne dans la foule du *pier* n'agiterait les mains pour moi. Cependant l'idée d'une conversation avec cet aimable homme qui m'interrogeait encore sur mes frères, sur mes cousins, et l'idée même de demeurer dans cette cabine où ma famille s'était déjà réunie quand le bateau adhérait encore aux quais, au sol américain... je songeai au grand air, au soleil qui régnait dehors. Je montai sur le pont supérieur, je m'accoudai au bastingage et je n'en bougeai plus. Je me voyais là presque seule. La cohue n'encombrait que le pont principal et les halls intérieurs.

Je ressentais ma fatigue de la semaine. Dans le taxi qui, un quart d'heure plus tôt, m'avait conduite vers l'Hudson, je m'étais promis de reposer tranquillement à bord jusqu'au déjeuner. Puisque j'étais seule... Mais voilà que tout avait conspiré à me chasser de ma cabine. Et à me replacer sur ce pont, en présence de la ville sans mesure et de la contrée profonde que j'allais quitter.

Or je ne voyais rien de New-York. Les hangars me le cachaient. Et, déjà, je retournais en pensée au haut du *Rockefeller Center*; je me retrouvais debout dans le vent lumineux, auprès des deux garçons au buste doré. D'autres images, d'autres souvenirs se mirent à tourner autour de ce groupe; ils me montraient, au hasard, des campagnes tout ensemble fertiles et calcinées, des puits de pé-

nrf